

La collecte des arches, une activité bi-millénaire dans le Bas-Saloum (Sénégal)

■ C. DESCAMPS. Archéologue,
Université de Perpignan

mots-clés: SÉNÉGAL LAMELLIBRANCHE
ANADARA SENILIS CUEILLETTE ANIMALE
ÉCONOMIE TRADITIONNELLE

keywords : SENEGAL ANADARA SENILIS
GATHERING TRADITIONAL ECONOMY

L'ENQUÊTE SUR LA COLLECTE DES ARCHES

L'ARCHE, MOLLUSQUE OUEST-AFRICAIN

L'arche (*Anadara senilis* L.) est un mollusque lamellibranche taxodonte vivant dans les biotopes lagunaires ou estuariens de la côte occidentale africaine, du Sahara occidental à l'Angola.

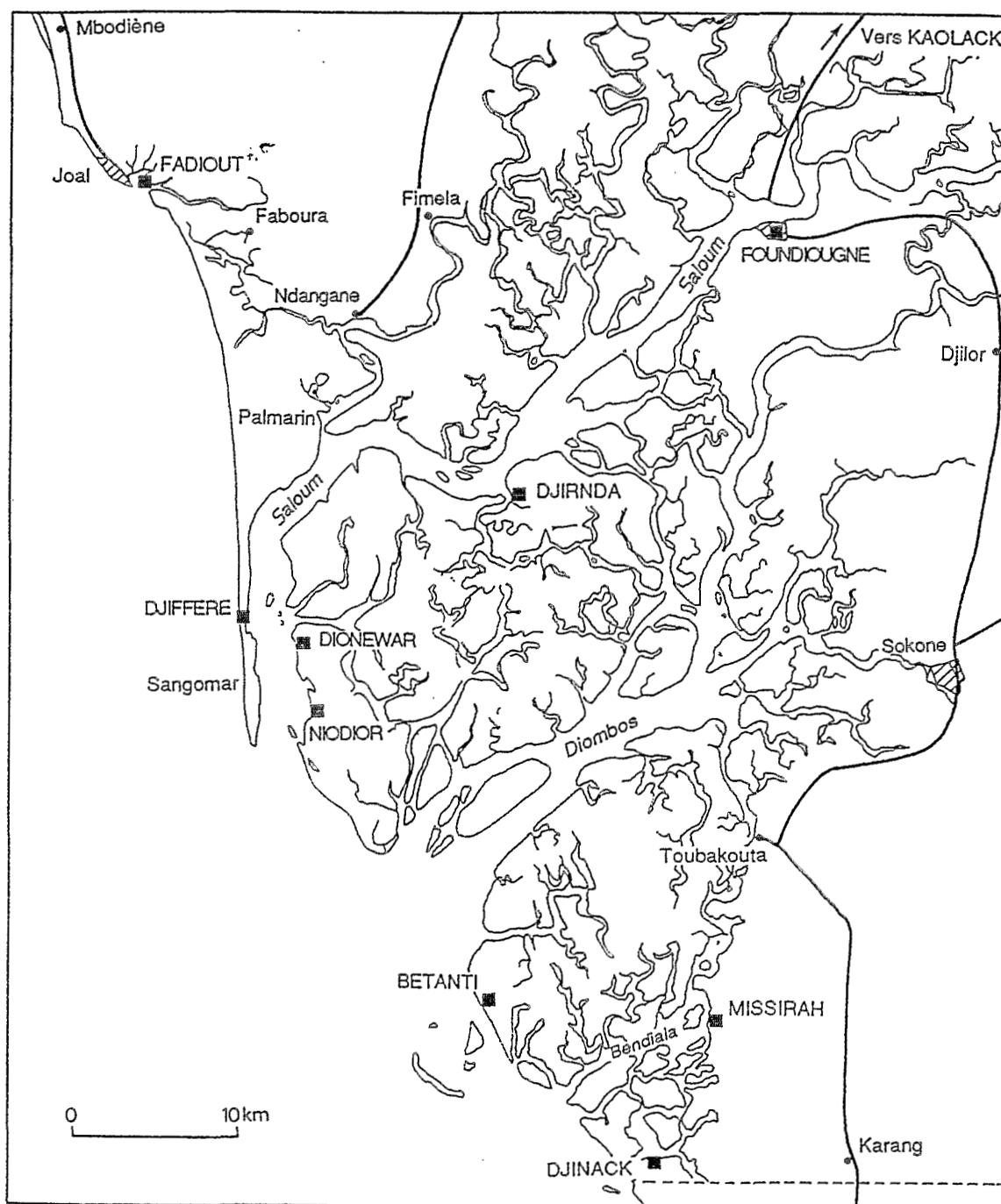
La coquille a en général 3 à 4 cm de longueur, mais peut atteindre dans certains cas 10 cm. Les valves sont épaisses et lourdes, marquées extérieurement par des côtes rayonnantes et de fines stries d'accroissement ; le poids de la chair ne dépasse jamais 10 % du poids de la coquille. Les arches vivent enfouies de quelques centimètres dans le sable, dans la zone intertidale et infratidale supérieure et la densité des peuplements, fonction des conditions écologiques mais aussi de l'âge des individus, atteint couramment plusieurs centaines au mètre carré.

L'arche sénile est bien connue des populations côtières ouest-africaines. En Sénégal, on la nomme *pagne* en wolof et *serer*, *bossombo* en soce. Dans le passé, ce mollusque a fait l'objet d'une collecte à grande échelle, marquée par des tas de déchets coquilliers s'étendant parfois sur des hectares et atteignant une épaisseur de plusieurs mètres. Ces amas remontent au néolithique pour les plus anciens et se sont constitués également pendant les temps protohistoriques et historiques.

OBSERVATIONS ACTUELLES DANS LE BAS-SALOUM

Le Bas-Saloum, avec son prolongement septentrional, la lagune de Joal-Fadiout, est la seule région où se pratique encore de manière intensive la collecte des arches sur le littoral ouest-africain, si l'on excepte les deux foyers plus méridionaux et plus modestes que sont les estuaires de la Gambie et de la Casamance (carte 1).

Cette collecte, signalée par les premiers voyageurs européens il y a cinq siècles (Monod *et al.*, 1951), est restée une activité traditionnelle des populations serer et manding. L'existence d'amas coquilliers où les arches constituent l'espèce dominante, ou même souvent la seule espèce présente, atteste d'une collecte beaucoup plus ancienne dont la datation relève des méthodes archéologiques (mobilier associé) ou archéométriques (mesure du radiocarbone). Nous savons aujourd'hui que si les amas au nord de la presqu'île du Cap-Vert et jusque sur le littoral mauritanien peuvent remonter au néolithique, ceux du Bas-Saloum (et semble-t-il des Rivières du Sud en général) n'ont pas plus de deux millénaires et se situent dans cette période dite protohistorique où le métal est déjà utilisé (Thilmans et Descamps, 1982). C'est dans une perspective ethno-archéologique que nous avons réalisé, en 1987-1988, une enquête sur la collecte des arches dans le Bas-Saloum (Descamps, 1989). Nous avons procédé par questionnaire (18 informateurs ou groupe d'informateurs habitant les villages du Bas-Saloum ou ayant émigré dans les villes) et observation



Carte 1 : Les îles du Saloum.

directe en accompagnant « sur le terrain » un groupe de femmes du village de Niodior. Les questions étaient réparties sous cinq têtes de chapitres (Pratique de la collecte, expérience de la collecte, préparation des arches, contexte socio-économique, enfin perception des amas coquilliers anciens). Dans les paragraphes suivants, nous allons faire le bilan des réponses recueillies concernant les quatre premières rubriques, les informations données sur les amas archéologiques s'étant avérées, en fin de compte, sans grand intérêt. Les expressions entre guillemets sont la traduction de celles employées par nos informateurs. Nous pourrions alors dégager les aspects technologiques, sociologiques et économiques d'une activité directement liée, dans le secteur des Rivières du Sud, à la présence de la mangrove.

PRATIQUE ET EXPÉRIENCE DE LA COLLECTE

ÉPOQUES DE L'ANNÉE

La collecte a lieu soit pendant la saison sèche, c'est-à-dire de décembre à juin soit toute l'année. L'interruption de juin à novembre est liée aux travaux agricoles, et aussi à la difficulté de faire sécher les mollusques pendant la saison des pluies. A Djirnda, on collecte en hivernage « quand il n'y a rien à faire dans les champs ». Une femme de Missirah précise que le fait d'aller collecter ne dépend pas de la saison mais du manque de poisson. A Dionewar, la collecte est continue mais d'ampleur très variable : en saison sèche, elle se pratique à grande échelle, avec un but essentiellement commercial, alors qu'en saison des pluies il ne subsiste qu'une collecte réduite, pour un besoin de consommation immédiate.

FRÉQUENCE

La collecte se pratique « pendant le jour, chaque fois qu'il y a marée basse » c'est à dire une marée sur deux ; exceptionnellement, elle peut avoir lieu pendant deux marées basses successives quand celles-ci surviennent le matin et le soir, ou alors quand on s'est rendu intentionnellement « dans un îlot (*kad*) où les arches abondent ». Dans quelques cas, on ne retient que les marées basses matinales, ce qui limite le travail à 15-18 jours par mois. Des informatrices nous ont précisé qu'on n'arrêtait pas les vendredi et fêtes (Niodior) sauf les femmes âgées qui se rendent à la mosquée (Djirnda) mais le plus souvent on ne collecte pas le vendredi, les jours de deuil ou de fête ; à Djinack, on s'arrête aussi le mercredi (journée du marabout) et à Fadiout, village en majorité chrétien, le repos dominical est strictement observé.

MODALITÉS

On se rend sur les lieux de collecte le plus souvent en pirogue, parfois à pied. La pirogue sert à aller plus loin, à porter des charges plus lourdes, et surtout à traverser les bolons profonds. Il s'agit de petites pirogues, monoxyles ou en planches assemblées, pouvant transporter de 4 à 8 personnes, propulsées à la rame. Dans le cas où la pirogue est louée, le propriétaire peut être payé en espèces (par exemple 100 F donnés par passagers) ou en nature : on lui abandonne les coquilles vidées, qu'il pourra utiliser ou revendre. Si la collecte est trop lourde pour être ramenée en une fois, on laisse un tas d'arches sur place et on viendra le rechercher le lendemain, la marée l'ayant recouvert entre temps.

La collecte se pratique à la main, et dans la moitié des réponses on mentionne l'emploi d'un instrument pour creuser quand le sable est dur : ce peut être un fragment de grande coquille (*Cymbium*), un couteau ou une cuillère, enfin une lame de fer recourbée à manche recouvert de tissu ; dans la vase, on ne se sert que de ses mains.

L'utilisation de paniers pour rincer, pouvant contenir de 2 à 3 kg d'arches, et de calebasses ou bassines (appelées « baignoires ») contenant 15 à 20 kg est mentionnée par la totalité des informateurs.

CHOIX DES COQUILLAGES

Il apparaît, en examinant les tas coquilliers laissés après la préparation, que les plus petites arches ne sont pas collectées. Nous avons voulu savoir si cela était en rapport avec la manière de ramasser ou résultait d'un rejet volontaire. Dans toutes les réponses, on nous a bien précisé que les juvéniles étaient rejetés (« lancés ») et dans une réponse sur trois, on précise que c'est « pour leur permettre de grandir qu'on laisse les enfants ». Les arches sont ramassées par poignées d'une dizaine ; le tri consiste à éliminer les plus petites (dont le diamètre antéro-postérieur ne dépasse pas une vingtaine de mm) et les coquilles vides. A Niodior, les coquilles minuscules qui ont échappé au rejet sont récupérées pour en faire des grains de colliers. Par ailleurs, on ramasse « tout ce qu'on trouve », c'est à dire surtout de gros Gastéropodes (*Murex*, *Conus*, *Semifusus...*) et des crabes. Les *Cymbium* (*yet* en wolof) sont également recherchés mais on les trouve rarement dans les eaux peu profondes habitées par les arches ; de même, les huîtres, que l'on cueille avec une machette à la lisière des mangroves, font l'objet de recherches particulières.

RENDEMENT

Il est difficile d'obtenir des réponses précises pour plusieurs raisons : les unités (de volume ou de poids) sont mal définies, les chiffres donnés concernent tantôt les coquilles fraîches, tantôt la chair séchée, ils se

rappellent à un travail individuel ou de groupe (par exemple une mère et ses filles), ils dépendent de la présence d'une pirogue qui permet de ramener en une fois les collectes importantes, enfin ils varient selon les périodes, les endroits, l'ardeur au travail, le temps passé...

Il apparaît que les quantités de coquilles fraîches ramenées par personne et par jour peuvent varier de 10 à 100 kg, avec un mode de 25 kg correspondant à une « baignoire » remplie

BONNES ET MAUVAISES ANNÉES

Deux questions ont été posées : y a-t-il de bonnes années ou sont-elles toutes pareilles ? Un hivernage pluvieux entraîne-t-il de meilleures collectes ? Nous avons eu 12 réponses affirmatives à la seconde question : oui. La pluie augmente la quantité d'arches. Et à quatre reprises la pluie est citée en réponse à la première question : « les années ne sont pas pareilles, ça dépend de la pluie ». La seconde question devenait donc inutile. Nous considérons ces réponses comme particulièrement significatives, en notant que les vieux sont les plus affirmatifs sur le lien entre pluviosité et abondance des arches. Or ce sont certainement ceux qui ont le plus d'expérience.

Plusieurs informateurs observent que le rôle bénéfique de l'eau sur les produits de la mer est comparable à ce qui se passe dans les champs ; un seul s'est interrogé sur le pourquoi du phénomène et conclut que l'eau douce « enrichit en substances nutritives » et « favorise la reproduction ». Un informateur de Fadiout déclare que la pluie n'agit pas sur le nombre des arches mais sur leur taille, et note une modification du goût : un hivernage très pluvieux rend les arches plus fades car moins salées !

LA PRÉPARATION ET SON CONTEXTE SOCIO-ÉCONOMIQUE

COLLECTE ET PRÉPARATION

Ce sont les femmes qui pratiquent la collecte des arches. Le rôle des hommes est occasionnel : ils vont ramasser en cas de disettes, de périodes d'insécurité qui les obligent à se réfugier dans les îles, ou exceptionnellement en cas de forte demande. Toutes les femmes peuvent collecter si elles sont capables d'aller en mer à pied, ce qui exclut les plus âgées et les aveugles. Les fillettes accompagnent leur mère si elles ne sont pas scolarisées ; les jeunes garçons aussi mais, devenus adolescents, ils abandonnent cette activité.

Ce sont également les femmes qui préparent le produit pour le rendre prêt à la consommation ; elles peuvent se faire aider par les plus jeunes ou les personnes âgées qui n'ont pas été sur le terrain. Il n'y a jamais division du travail, chaque collectrice s'occupe des arches depuis le déplacement sur les bancs découvrants jusqu'au produit fini, la chair séchée, consommable ou commercialisable. La préparation intervient en général dès le retour des collectrices ou dans un bref délai car les arches retirées de l'eau pourrissent rapidement.

A Niodior, nous avons suivi la préparation de la collecte des deux jours précédents. Tout semble se passer de manière traditionnelle, la seule note de modernisme étant l'éclairage public qui permet la poursuite du travail au delà de la nuit tombée.

— Les arches sont mises dans des bassines remplies au cinquième d'eau (pour ne pas déborder à l'ébullition).

— La cuisson, sur feu de bois, dure quinze à trente minutes (« si elle est trop brève, il y a risque de diarrhée »). On couvre avec un linge ou une autre bassine pendant que ça chauffe, en remuant périodiquement avec un bâton.

— L'eau est rejetée et les arches, ramassées à l'écumoire, sont projetées violemment sur une planchette posée de champ dans un panier, cela afin de décrocher la chair adhérent encore à la coquille ; on peut aussi utiliser un *mbatou*, petite calebasse à poignée, ou un fragment de calebasse, et la projection peut se faire dans un mortier en bois souvent fendu ou percé et donc hors d'usage pour piler.

— Le contenu du panier ou du mortier est renversé sur une toile étalée, parfois en interposant un tamis (« grillage ») à fils de fer entrecroisés (maille 1 cm) ou simple tôle percée de trous circulaires de 1 cm de diamètre.

— On laisse refroidir puis on retire les coquilles à la main (si on n'a pas tamisé) et on lave les arches à l'eau potable froide. Elles sont alors prêtes à la consommation immédiate ou au séchage.

AUTOCONSOMMATION ET COMMERCIALISATION

Les arches fraîches, c'est-à-dire qui viennent d'être ébouillantées, peuvent être consommées telles quelles, comme amuse-gueule par ceux qui les préparent, ou lors du repas qui suit. Mais la consommation familiale utilise aussi des arches séchées.

Le séchage a lieu sur des claies posées à même le sol ou supportées par des piquets afin d'éviter que les animaux de basse-cour ne prélèvent leur part. Sa durée est fonction des conditions météorologiques, ensoleillement, vent, humidité, et varie de un à cinq jours. Le temps de séchage de la part réservée à la consommation domestique est le même que celui de la part commercialisée. Deux personnes âgées nous ont dit que, dans leur enfance, « les arches étaient troquées contre du mil, une capacité contre une capacité ». De nos jours, les arches sont essentiellement collectées pour être vendues : dix réponses précisent que la part vendue est très supérieure à celle consommée à la maison. La vente peut se faire directement, la collectrice ou un membre de sa famille tenant un étal au marché du village, mais plus souvent ce sont des intermédiaires qui interviennent : les arches sont ainsi expédiées dans les villes et marchés du pays avec au minimum un triplement du prix.

Au total, on note une évolution notable du rôle des arches dans l'économie du Bas-Saloum ; auparavant, c'est à dire il y a une ou deux générations, les populations pratiquaient la collecte essentiellement pour se nourrir, soit directement (autoconsommation) soit par troc. Actuellement, elles collectent pour gagner de l'argent (revenus substantiels ou argent de poche selon la fréquence et l'intensité des collectes) et consomment ce qui n'a pu être vendu.

LE DEVENIR DES COQUILLES

Autrefois, les coquilles étaient abandonnées sur les lieux de préparation, d'où l'édification des amas ou *sambakis* de dimensions parfois impressionnantes. Ce comportement a persisté jusqu'au XX^e siècle, comme nous l'a confirmé une vieille femme de Missirah. Actuellement, elles sont systématiquement récupérées pour servir de deux manières :

— telle quelle dans les travaux de remblayage, de voirie ou de préparation de béton (dans une région où il n'y a pas de roches utilisables à cet effet).

— calcinées par cuisson à l'air libre pour fournir de la chaux avec laquelle on fait des briques.

L'opération est pratiquée dans tout le Bas-Saloum, surtout en milieu insulaire ; nous l'avons observé à Bétanti où elle occupe une vaste bande de terrain entre le littoral et le village. De grosses branches de bois sec sont disposées radialement sur des aires circulaires de 4-5 m de diamètre, que l'on recouvre d'arches sur plus d'un mètre d'épaisseur. Après combustion, la chaux vive, dans laquelle subsistent des coquilles imparfaitement calcinées, est utilisée à la fabrication de briques creuses ou pleines dans lesquelles sont réincorporées des coquilles fraîches.

Au total, la récupération de la coquille, systématiquement pratiquée aujourd'hui, a deux conséquences importantes : l'arrêt de l'édification d'amas, et la valorisation du travail des collectrices, dont le bénéfice peut être accru de 10 à 25 %.

IMPORTANCE DANS L'ÉCONOMIE

La collecte des arches est pratiquée aujourd'hui dans un but essentiellement lucratif. Le bénéfice est donné comme variable car fonction de l'abondance de la collecte et du prix de vente (en rapport avec l'offre et la demande). C'est la chair séchée qui est commercialisée ; seuls les enfants vendent parfois des arches en coque, qui doivent être alors rapidement préparées.

Les arches sont vendues en gros au poids (sacs de 50 et 100 kg) et au détail plutôt au volume (le pot) ; on utilise un vocabulaire « pondéral », livre ou *guénawal-kilo*, mais le poids ne se retrouve pas sur la balance. Quelques prix de vente au kilo (en F. CFA) relevés en janvier 1988 sont donnés à titre indicatif :

200 F à Fadiout

250 F à Djirnda et Missirah

300 F à Djiffère, 300 à 350 F à Niodior

400 F à Djinack.

.Rendu à Kaolack ou Dakar, le kilo coûte un minimum de 1 000 F.

Les gains par journée de travail sont estimés par les intéressées :

de 400 à 2 000 F à Dionewar

de 2 000 à 3 000 F à Djiffère et Fadiout

de 2 500 à 4 000 F à Djinack.

L'argent va toujours à la collectrice : « chacun travaille pour soi ». Il sert à l'achat de nourriture (pendant la période de soudure), de semences, de fournitures aux enfants ou alors il est économisé (« mis dans la valise »).

BILAN DE L'ENQUÊTE

UNE ACTIVITÉ TRADITIONNELLE EXERCÉE PAR LES FEMMES

Telle qu'on l'observe de nos jours, la collecte fait appel essentiellement à des pratiques et des instruments traditionnels ; il s'agit d'une activité qui reste l'apanage des femmes, dont le comportement est plutôt conservateur.

Dans la quête des mollusques, rien n'a dû changer depuis des siècles : on se rend sur les sites à pied ou en pirogue à rame ; on collecte à la main ou avec un outil qui est encore parfois un fragment de coquille ou un morceau de fer de récupération ; on met les arches dans des vanneries qui servent aussi d'égouttoir pour le rinçage...

La motorisation des pirogues, si elle se répand, constituera un élément nouveau important permettant l'exploitation plus rationnelle de zones plus éloignées ; pour l'instant, elle n'a qu'un rôle expérimental.

Dans la préparation, on fait appel à du matériel moderne « importé » seulement pour ce qui est des récipients : la bassine qui remplace souvent la calebasse sur les lieux de ramassage, remplace maintenant systématiquement la marmite en terre cuite pour les opérations culinaires. Mais le traitement est toujours le même : coquilles ébouillantées et ouvertes sur un feu de bois, chair détachée par projection dans un mortier, enlèvement manuel des coquilles, séchage au soleil sur des nattes ou des claies, conditionnement et transport dans des sacs. Pour ce qui est des stratégies d'acquisition et de préparation des arches, on peut donc présumer que la pratique actuelle est un reflet exact de celles qui avaient cours aux temps anciens, pré et protohistoriques.

UNE MUTATION ÉCONOMIQUE

Ce qui a par contre, radicalement changé est la place que tient la collecte dans l'économie domestique. Ce changement est récent puisque les plus âgées de nos informatrices ont connu l'ordre ancien des choses.

Il s'agit du passage d'une économie de subsistance et de troc à une économie de marché : l'arche n'est plus collectée pour être consommée ou échangée contre de la nourriture, mais pour être vendue et procurer un revenu dont la femme disposera à sa guise.

Cette nouvelle optique a été amplifiée par le fait que la coquille, autrefois délaissée, devient elle aussi une source de gains : elle est en quelque sorte « recyclée », et le processus concerne également les vieilles coquilles abandonnées depuis des siècles. Les *sambaquis* ont tous vocation à devenir des carrières et à disparaître.

DEUX STRATÉGIES D'ACQUISITION

L'enquête nous a permis de mettre en évidence deux types de comportement vis à vis de la collecte des arches, et donc deux catégories de collectrices. Nous qualifierons le premier de collecte professionnelle et le second de collecte occasionnelle.

La collecte professionnelle, que l'on pourrait aussi appeler intensive ou systématique, est le fait pour une femme de s'adonner quasi-exclusivement, pendant une période d'une certaine durée (plusieurs mois) à cette activité.

Ramassage sur les bancs découvrants et préparation de la chair séchée alternent à un rythme quotidien nécessairement basé sur l'horaire des marées mais que les festivités profanes ou religieuses n'interrompent généralement pas.

Ces collectrices travaillent toujours en groupe, pour rentabiliser l'emploi des pirogues, se soutenir mutuellement le moral et peut-être aussi créer un esprit d'émulation : on va aux bancs comme on va dans les rizières, avec ses parentes, ses voisines ou ses amies.

Ce type de collecte ne se pratique qu'en saison sèche : il serait risqué de ne pouvoir traiter dans les délais d'importantes quantités d'arches pour cause de mauvais temps persistant. Elle aboutit à une production de masse qui peut être stockée sur une longue durée dans l'attente d'être consommée ou vendue.

La collecte occasionnelle, ou épisodique, est le fait de se rendre sur les bancs découvrants de manière irrégulière, dans le but d'améliorer l'ordinaire, suppléer une pénurie temporaire, se faire quelque argent de poche.

Ce type de collecte est souvent pratiqué par des jeunes, voir des enfants ; les collectrices opèrent individuellement ou en groupes d'effectifs limités, et se déplacent le plus souvent à pied, ce qui limite d'autant les quantités qui peuvent être ramenées au village. Les arches sont préparées au retour mais parfois vendues « en coque » à faible prix à d'autres femmes qui préparent elles-mêmes.

Elles sont autoconsommées ou donnent lieu à un commerce de détail.

Ce type de collecte ne connaît pas les saisons et quand, en hivernage, les arches ne peuvent sécher, on s'efforce de les manger rapidement ou alors on accepte une perte qui sera toujours limitée.

Collectes « professionnelles » et « occasionnelles » sont deux pôles et on peut imaginer des comportements intermédiaires. On peut aussi noter des cas d'alternance, ou de simultanéité. Mais nous avons l'impression que dans le Bas-Saloum il y a des dominantes selon les villages :

— dans certaines régions, concernant essentiellement le milieu insulaire, c'est la collecte professionnelle qui prévaut (Niodior, Bétanti) ;

— dans d'autres, où les arches ont un rôle économique plus réduit, le comportement occasionnel est seul observé (Missirah). En fonction de paramètres à définir (âge des collectrices, fréquence des sorties, interruption ou non en hivernage) il doit être possible d'établir une cartographie de ces deux régions.